

Le Mythe séduisant de la Perse Dans la littérature française du 18^e siècle

Hassan Foroughi

Maître de conférences, Université Chahid Chamran d'Ahvaz

e- mail: **Foroughi_h@hotmail.com**

Résumé

La Perse est un pays qui bénéficie d'un attrait particulier en France au 18^e siècle. La nature du pays et de sa nation, son histoire ancienne et moderne, sa civilisation, sa morale, et surtout ses arts et sa littérature comportent des formes et des dimensions qui peuvent faire qualifier notre pays de mythe séduisant pour les écrivains-philosophes du siècle des Lumières. La genèse et la formation de ce mythe ainsi que les critères qui lui donnent cette qualification, constituent le sujet de cette étude.

Mots-clés: Perse, images, légendes, récits, mythe, séduction, 18^e siècle.

1. Introduction

Pour justifier cette qualification de mythe attribuée à notre pays, il convient d'abord de voir ce que signifie ce mot. Selon certaines définitions, le mythe est un «récit fabuleux», «une histoire, une fable symbolique, simple et frappante, résumant un nombre infini de situations» ou traduisant «des règles de conduite d'un groupe social» (**Robert**, 1981, IV). Le caractère le plus profond du mythe, c'est le pouvoir qu'il prend sur nous, généralement à notre insu.

C'est d'après ces caractéristiques du mot «mythe» que nous pouvons avancer cette notion que la Perse est un pays qui, d'abord, à travers des images légendaires et merveilleuses de la Bible et les récits historiques des livres anciens, et ensuite, d'après les données des récits de voyages, devient, au cours des siècles, un mythe séduisant dans la littérature française du 18^e siècle. Et depuis, elle représente un monde merveilleux qui n'a cessé d'exercer sa séduction sur l'imagination française.

Aussi, selon Brunel, le mythe est-il un élément qui naît du mystère. «La disposition mentale favorable au mythe est l'humeur interrogante. Je me trouve devant quelque chose que je ne comprends pas, dont aucune théorie ne m'explique la cause. Je cherche donc un autre type d'explication, sans le recours ni de la raison ni de l'expérience scientifique. Je crée une cause» (Brunel, 1992, p. 18). Le mythe persan est exactement le résultant d'une série de données légendaires, historiques ou réelles, mais toutes mystérieuses pour lesquelles les grands écrivains du siècle des Lumières cherchent des justifications philosophiques.

Nous voulons donc aborder cette idée que le mythe persan, mélange d'attirance et de répulsion, représente un monde étrange qui entraîne les esprits dans une fascination vertigineuse. Face aux multiples expressions d'attirance et de répulsion, le 18^e siècle français n'a qu'un seul visage: les images que sa littérature propose d'elle-même révèlent une singulière attirance pour le mythe persan.

2. La genèse du mythe

D'après les premières images évoquées dans les récits légendaires et historiques, notre pays, «enveloppé de mystères, et paré d'indéfinissables beautés», a exercé, dès les premiers siècles du Moyen Age, sa séduction sur l'imagination française. «C'était un pays lointain, aux confins indécis, submergé dans une auréole de rêves et d'images fantastiques, un paradis terrestre où abondaient des végétations luxueuses, des fruits merveilleux et des pierres précieuses », embelli surtout par des récits tels celui du Grand Cyrus et de ses descendants concernant la libération des Juifs, celui des mages zoroastriens et la naissance de Jésus d'après la **Bible** (Hadidi, 1999, pp.19-20).

Un esprit donc prend forme dans toute l'Europe et conserve, de la Perse, l'image d'un empire immense, dont l'organisation politique a aussi fait la grandeur et le raffinement de sa civilisation le modèle de luxe oriental, au point que cet empire suscitait, à la fois, admiration, étonnement et effroi.

Dans son histoire ancienne, avec le mythe de Zoroastre et la dualité d'Ahura et d'Ahriman, et dans l'histoire moderne, avec les fantaisies sanglantes de la cour et les scènes de mort liées à la fête, ce pays devient de plus en plus énigmatique. Terre de haute civilisation et «un des plus heureux pays du monde», selon l'expression de Voltaire (Voltaire, 1963, p. 409), scène des révolutions pernicieuses, tolérance des guèbres et despotisme des rois ou fanatisme des sectes, constituent autant d'aspects de son caractère mystérieux.

Avec les Croisades, ce monde persan fabuleux et fantastique, dessiné par les récits historiques et la **Bible**, s'écroule et tous les musulmans, dont les persans, sont alors considérés comme des infidèles. Des missionnaires catholiques ne cesseront d'évoquer la peur qu'ils ont des Persans, «leur barbarie», «leur fanatisme le plus aveugle» et leur «sectarisme ignorant»; image qui sera reprise et méditée profondément par les philosophes du 18^e siècle. Cependant, de longues années devaient s'écouler pour que des conditions favorables se présentent de nouveau. Ce sera sous Chah Abbās 1^{er} et Henri IV que de nombreux voyageurs se rendent en Perse et auront des contacts directs avec la langue, la

culture et la civilisation iranienne. Mais, alors même, comme il n'y avait pas de relations diplomatiques bien établies, la plupart des Français qui s'y rendent, dans la deuxième moitié du 17^e siècle, sont souvent des voyageurs attirés par le prestige de sa légende.

Au moment où en France le gouvernement reprend sa politique de répression contre les protestants et les jansénistes que les rois catholiques chassent de chez eux, les Persans les accueillent avec amabilité et les rois safavides les hébergent et les emploient à leur cour. En effet, après un siècle d'anarchie et de guerre, et grâce à la diplomatie de Chah Abbās 1^{er}, poursuivie par Chah Abbās II, la Perse vivait une des époques les plus brillantes de son histoire. Elle devient alors le pays de la tolérance, de l'hospitalité et de la prospérité; les Persans sont alors reconnus comme un peuple heureux dont un Chardin ne se fatigue jamais de «redire le bonheur» (Hadidi, 1999, pp. 43-44). Il a fallu une cinquantaine d'années de contacts directs et une trentaine de récits de voyages pour que les Français puissent dessiner une nouvelle image des Persans.

Tout ce que leur racontent ces voyageurs, est aussi impressionnant qu'attrayant. Tavernier, dans son récit de voyages, après avoir raconté les dangers à affronter sur les routes de la Turquie, exprime en ces termes, son sentiment sur la Perse: «...et la nuit approchant, nous fîmes dresser nos tentes, ne craignant plus rien, parce que nous estions sur la terre du Roy de Perse où l'on voyage avec une entière sécurité». Et plus loin, il continue: «Quand on a passé Erivan, on peut quitter quand on veut la caravane, et dès qu'on est en Perse, il n'y a plus de risque à courir sur le chemin» (Tavernier, 1676, pp. 180 et 251; Hadidi, 1999, p. 47). Ajoutons à tout cela l'hospitalité des Persans que Tavernier étale tout au long de son récit. Il est évident que les voyageurs gardaient de très beaux souvenirs de leur séjour dans ce pays et en charmaient leurs lecteurs.

Selon Chardin, ce qu'il y a encore de «très louable chez les Persans, c'est (...) leur humanité envers les étrangers, l'accueil qu'ils leur font; et la protection qu'ils leur donnent, leur hospitalité envers tout le monde; et leur tolérance, même pour les religions qu'ils croient fausses et qu'ils tiennent pour abominables». Il souligne aussi que le goût dominant des Persans est «l'estime et la recherche des sciences. Ils s'y adonnent tout le temps de leur vie, sans que le mariage, le nombre des enfants, l'importance des emplois ni la pauvreté même, les en détournent; ce sont après les chrétiens européens, les plus savants peuple du monde» (Chardin, 1811, pp. 35 et 94). Toutes ces qualités de goût, d'humanité, de prospérité et de sécurité de la société persane dont parlent les voyageurs, impressionnent fortement les lecteurs français et européens.

La Perse est donc «un autre monde», selon l'expression de Chardin, grand et vaste, avec des dimensions incroyables, «des mœurs et des manières» très diverses, des climats variés, et des richesses inouïes. Les Persans n'étaient pas chrétiens, mais ils admettaient chez eux les adeptes de toute autre religion. Ils ne parlaient pas les mêmes langues, mais ils étaient aussi intelligents que tout autre peuple d'Europe. Ils ne connaissaient pas les enseignements de Jésus-Christ, mais ils pratiquaient la vertu aussi assidûment que les chrétiens. De ces lois, si différentes et de ces religions si opposées, lesquelles étaient les vraies? Et qui était le vrai détenteur de cette vérité? Y a-t-il une vérité absolue? Ou tout est-il relatif et dépend-il des conditions et des climats? (Chardin, 1811, **Préface**).

S'interrogeant sur les qualités merveilleuses mais parfois ambiguës des Persans, Chardin se demande, en grand raisonneur, d'où viennent ces qualités. De la religion? Des conditions géographiques? Ou du hasard? Il en trouve l'origine plutôt dans le caractère même des Persans.

Aussi, à travers les récits de voyages et les traductions, les Français commencent-ils à prendre connaissance des chefs-d'œuvre de la littérature persane. Et il arrive, peu à peu, le moment de prendre quelques «pierres précieuses dans cette grande mine de l'Orient», comme le dira V. Hugo, dans la préface de la première édition de ses **Orientales** (1829).

Vu la puissance de Louis XIV, c'est par des procédés allégoriques que les écrivains, comme La Fontaine, critiquent

le pouvoir. Et *Le Jardin des Roses* ou *Golestan* ainsi que *Le Livre des lumières* ou *Anvâr-e Soheily* (adaptation du *Kalila et Dimna*), traduits en français successivement en 1634 et 1644, et traitant tous deux, de la conduite des rois, contenaient bien de quoi les aider dans leur tâche délicate et enrichir leur inspiration pour des contes ou des romans d'une sévérité croissante (La traduction latine du *Kalila et Dimna*, d'après le texte pehlevi, est connue en France depuis 1270).

Ainsi, les traductions de livres persans, les récits de voyages, la *Bibliothèque Orientale* de Barthélémy d'Herbelot (1697), et d'autres sources persanes fournissaient-ils les documents nécessaires aux poètes, philosophes ou érudits, pour puiser des renseignements sur la littérature, l'histoire, la géographie, et la religion de ce monde merveilleux qu'on appelle la Perse. Les ouvrages de fiction qui vont prendre naissance sur le mythe persan, témoignent d'une connaissance plus vraie de la Perse. Celle-ci se libère des traditions classiques qui la faussaient. Dans le domaine de la fiction, des modèles persans, d'un caractère profondément original, sont présentés au public dans d'excellentes traductions. Le succès est immédiat et de multiples imitations suivent dans tous les domaines: les contes merveilleux et philosophiques, l'opéra, la tragédie, le genre galant, le roman épistolaire, etc. Alors, on rêve de la Perse et son appel s'élève de toutes parts et s'adresse à différentes familles d'esprit.

3. La «configuration» du mythe persan

La multiplicité des images légendaires, historiques ou réelles sur la nature, l'histoire, la géographie, la civilisation, la philosophie et la culture persane, tend à devenir un modèle constitué peu à peu par la fusion de ces éléments, et prendre la forme d'un mythe, sous la plume des écrivains du 18^e siècle.

Reprenant les propos de André Jolles, d'origine néerlandaise et professeur à Leipzig dans la première moitié du 20^e siècle, Pierre Brunel avance cette idée qu'à l'origine du mythe, il y a une question qui «vise l'être et la nature profonde de tous les éléments de l'univers dont on observe à la fois la constance et la multiplicité». A cette question, le mythe donne réponse, et cette réponse «prend tous ces éléments et les réunit dans un événement dont l'unicité absolue ramène à l'unité la pluralité et la constance, et donne à cette unité une figure à la fois solide et mouvante au sein de cet événement qui devient alors destin et destinée» (Brunel, 1992, pp. 20-21).

Ainsi, au contraire des théoriciens tels Raymond Trousson et Simon Jeune qui se servent des termes «thème», «type» et «mythe» comme des synonymes (*Ibid.*, pp. 28-29), pour Brunel, le mythe «est un *ensemble*, qui ne saurait se réduire ni à une situation simple ni à un type. Le mythe apparaît comme un avatar du héros mythique. Fixé à un moment donné, il peut donner l'illusion d'avoir effacé les images antérieures» (*Ibid.*, pp. 29-30).

De même, Yves Chevrel, dans son petit manuel de *La Littérature Comparée*, définit-il, lui aussi, le mythe comme «un ensemble d'éléments liés, significatifs d'une expérience humaine». Ou simplement, dit-il, «un mythe est une configuration narrative symbolique» (Chevrel, 1989, p. 62).

Alors, comme toute société qui «fait choix, à certains moments, de formes littéraires étrangères» et adopte aussi «des mythes étrangers, comme on embrasse des dieux étrangers» (*Ibid.*, p. 66), il paraît que la société française du 18^e siècle a fait, elle aussi, son choix et qu'elle a adopté ce que nous avons nommé le mythe persan. La plupart des écrivains du 18^e siècle, des plus originaux comme Montesquieu, Voltaire, Rousseau, et Diderot, à ceux de moindre renommée, s'appliquèrent à s'inspirer de l'image multiforme et mystérieuse de ce mythe.

La situation est fort heureuse: par la valeur des relations des voyageurs qui la visitent, par la qualité de l'intérêt qu'elles suscitent chez les écrivains et les philosophes, par la richesse et la variété de ses ressources, la Perse devient un centre d'attraction de la pensée française du 18^e siècle. «Aucun pays d'Orient ne peut rivaliser avec la qualité de la documentation que le XVIII^e siècle possède sur la Perse» (Chaybany, 1971, p. 101). En effet, la Perse a eu l'avantage de réunir les auteurs de relations les plus consciencieux avec les récit «de plus en plus crédibles» (Bonnerot, 1988, p.

24) A la documentation variée qu'ils fournissent, des érudits ajoutent de savantes précisions: à côté du pittoresque des récits de voyages figurent les éléments d'une histoire moderne qui prolonge celle de la Perse antique; une porte est ouverte sur la philosophie des anciens Persans; enfin, de nombreuses traductions rendent possible cette «configuration narrative» de l'esprit et de la culture persans.

Ainsi, les Persans tantôt soutenus comme des gens courtois et tolérants, tantôt dénoncés comme des «monstres fanatiques» (*Ibid.*, p. 202), ont-ils toujours intrigué l'esprit français. Par leur histoire et leur civilisation, par leurs attraits et leurs hantises, par leur nature, leurs coutumes et leurs croyances, ils représentent une énigme à la fois insoluble et attrayante.

Dans le domaine de la philosophie et de la morale, la leçon de l'énigme persane a toujours été fascinante. A la notion classique de Perse antique, héritée de la tradition grecque, se substitue la Perse zoroastrienne. Les philosophes des Lumières font de Zoroastre l'un de leurs héros qui représente, par sa doctrine, «la plus ancienne réponse au problème du mal», et la pureté de sa morale fait du législateur persan un civilisateur, héros de l'humanité: «Du passé surgit, à la place du magicien Zoroastre, l'image d'un philosophe dont la pure morale érigée en loi, constitue la base de la civilisation des anciens Perses, et le plus ancien législateur du monde est proposé à l'admiration générale» (Chaybany, 1971, pp. 311 et 354). Selon Rousseau, les premiers Persans ont constitué une «nation singulière... qui seule a eu cette gloire que l'histoire de ses institutions ait passé pour un roman de philosophie» (Rousseau, 1852, I, p. 467; Hadidi, 1999, p.207).

On est également séduit par la philosophie et la morale de Shéhérazade dans les Mille et une nuits et de Saadi. Cette leçon morale a fasciné plusieurs écrivains français au 18^e siècle. André Chénier évoque le rossignol et la rose des jardins d'Ispahan: «Il faut employer cette fable orientale du rossignol amoureux de la rose, à laquelle les poètes persans font de si fréquentes allusions. « Je suis le rossignol amoureux de cette rose» (Chénier, 1956, III, pp. 30-31). De la fureur à l'abandon, Chénier, comme tant d'autres, tente de retrouver les accents de Saadi. Il donne, avec les autres écrivains du siècle, le mythe persan à rêver. La Perse, telle qu'elle est traduite par les voyageurs et les écrivains du 18^e siècle, «devient une révélation»; et le jardin persan est pour eux, «un éveil aux sens, aux idées, aux émotions suscitant des appels, des transports, des ivresses, des moments rares» (Bonnerot, 1988, p. 270). Diderot reconnaît, lui aussi, dans l'âme de ce peuple et de ses poètes, l'alliance des «Lumières de la raison» et des «transports de la sensibilité» (Diderot, 1970, III, p. 10). Et la chambre de Chahriar, dans les *Mille et une Nuits*, qui représente le combat de la Vie contre la Mort, fascine les philosophes.

La Perse moderne apporte, elle aussi, avec des mœurs et des religions différentes, le modèle d'une civilisation où la tolérance côtoie le despotisme. A ces divers titres, elle fournit des éléments de comparaisons, source de satires, et l'on accepte qu'elle envoie en France, en la personne d'Usbek et de Rica, des modèles de censeurs. Les deux Perses, antique et moderne, fournissent donc des «clefs» aussi adroites qu'amusantes qui sont utilisées également par les auteurs anonymes de pamphlets révolutionnaires pour formuler leurs virulentes critiques. (Chaybany, 1971, p. 356).

Ainsi, aux philosophes du 18^e siècle, le mythe persan apporte-t-il des faits, des idées, une histoire, une antiquité, des croyances et des rites religieux, une pensée philosophique, qu'ils associent à toutes les activités de leur esprit. Lecteurs des voyageurs, ils ont inlassablement cherché à comprendre ce monde persan insaisissable que Gobineau va comparer à «un mets très séduisant, mais qui empoisonne ceux qui le mangent» (1922, II, p. 233).

Dans le domaine littéraire, les éléments de pittoresque et de documentation ont d'abord orienté les recherches érudites vers la connaissance de la Perse et son histoire ancienne et moderne. Tous ces éléments ont servi à l'information des auteurs et du public, qui leur ont assuré un succès durable: on les retrouve avec une diversité infinie dans les œuvres de fiction comme dans les ouvrages des philosophes.

La Perse antique, familière aux auteurs et aux lecteurs, donne, grâce au recul de deux mille ans qu'elle permet, des

éléments capables d'alimenter voyages imaginaires et utopies ou de cacher des critiques sous la forme de modèles à imiter, tel l'empereur Cyrus.

Du merveilleux féerique des contes d'origine persane, on peut tirer des motifs de ballets et des sujets de comédie et, de leur tour spirituel et galant, des éléments qui élèvent la farce de foire au rang d'opéra-comique. L'opéra et la tragédie trouvent, dans la Perse antique, de quoi renouveler leurs décors et leurs mises en scène et parfois des sujets par lesquels s'exprime l'idéale esthétique des poètes tragiques (Chaybany, 1971, pp. 355-356).

Le modèle des *Mille et une Nuits* (traduit par Galland, entre 1704-1717), les *Mille et un Jours* (traduits par de la Croix entre 1710-1712) et les Lumières persanes sont aussi des sujets à fasciner la littérature du 18^e siècle. En effet, selon Abel Bonnard, la Perse est un «pays dont le génie s'est exprimé avec supériorité dans tous les arts» (Hadidi, 1999, p. 10).

Pour renouveler leurs sources grecques et romaines, les dramaturges classiques français vont puiser dans l'histoire de la Perse ancienne. C'est ainsi que nombre d'auteurs classiques, parmi les plus grands aussi bien que parmi ceux de moindre renommée s'intéressent aux Persans des temps reculés, les Parthes et les Achéménides: Corneille dans *Rodogune* et *Suréna*, Racine dans *Mithridate* et *Esther*.

Les personnages légendaires et historiques de la Perse comme Esther ont déjà commencé à prêcher l'humanisme et la tolérance au 16^e siècle; Rodogune, vers 1650, fournit aux Français des modèles d'héroïsme et de générosité; Suréna l'exemple «du plus noble, du plus riche du mieux fait et du plus vaillant des généraux parthes» (Corneille, VII, p. 640 ; Hadidi, 1999, P. 69).

L'image du héros mythique de la Perse est donc depuis longtemps à la mode et les auteurs français du 18^e siècle vont bientôt s'en emparer avec plus de persévérance. C'est, d'abord, Antoine Danchet qui, en 1706, propose une vie de Cyrus le Grand. Il est suivi, en 1715, par Philippe Quinault. Ce sont donc les Parthes et les Achéménides qui attirent particulièrement l'attention des dramaturges français. Les conflits séculaires entre la Perse et la Grèce ou la Perse et Rome, sous le règne de ces deux dynasties, et dont l'histoire est racontée par les Grecs et les Romains, fournissent assez de matière pour la composition de pièces de théâtre.

Durant les premières décennies du 18^e siècle, les relations de voyages et d'autres productions littéraires, contribuent à maintenir et à développer en France, ce goût de la Perse mythique en répondant au besoin d'évasion, d'aventure et de vérité qui se développe depuis la Renaissance. Concurrément, les auteurs de fiction se servent de la Perse pour distraire, enchanter l'imagination, charmer l'esprit et les sens, satisfaire la tendance critique qui se fait jour, enrichir les connaissances ou initier aux théories nouvelles. Le public accueille ces publications selon sa fantaisie, son goût et ses aspirations et prolonge la vogue du mythe persan au-delà du demi-siècle. La marque persane est aussi donnée aux romans d'idéal classique par le prestige accordé à l'intelligence et à l'esprit; les plus réussis furent ceux où ces qualités «persanes» ont la plus grande part.

Pour prêcher la tolérance à ses compatriotes, Voltaire choisit, lui aussi, ses modèles chez les Persans pour écrire ses deux tragédies: *Les Guèbres ou la Tolérance*, et *Les Scythes*. En effet, depuis Esther et son histoire racontée par les auteurs du 16^e siècle, les Guèbres étaient connus comme des modèles de tolérance. Alors que par *Les Scythes*, Voltaire cherche à ironiser Louis XIV et ses courtisans par les éléments autobiographiques.

Selon notre cher collègue, le regretté Professeur Hadidi, les tragédies écrites sur la Perse peuvent être réparties en trois catégories avec trois objectifs différents: celles dont l'histoire était puisée dans la *Bible* et qui étaient des pièces d'actualité où on prêchait la tolérance en prenant des modèles chez les Persans; celles où obéissant aux règles classiques, et à la suite des pièces de Corneille surtout, un esprit d'héroïsme et de générosité était insufflé; celles enfin qui s'attaquaient directement aux mœurs de la société du 18^e siècle (*Ibid.*, p. 84).

Les écrivains de romans d'aventure ou de théâtre de foire aussi bien que les plus grands écrivains du 18^e siècle, ont

puisé leur anecdote dans les contes indo-iraniens (*Mille et une Nuits*). Rousseau avec sa *Reine Fantastique* et Diderot avec son *Oiseau blanc* ne faisaient que suivre cette mode persane qui s'emparait de la littérature française et du goût des Français. Mais parmi les grands écrivains du siècle des Lumières, Montesquieu avec les *Lettres Persanes* et Voltaire avec ses contes philosophiques, surtout *Zadig*, ont contribué le plus à répandre ce goût.

Ainsi, la Perse, d'abord considérée comme terre des songes puis comme lieu d'une très ancienne civilisation, obsédante et par suite fascinante, représente-t-elle en somme pour les philosophes du 18^e siècle, un mythe séduisant. Tout ce qu'elle évoque intrigue et inquiète: le chah, le clergé, le soldat, la femme, le luxe, la cruauté, les ivresses. Cette humanité si «polie» et si «cruelle», si précaire aussi, est pourtant acharnée à sa ruine. Serait-ce là le fameux fatalisme oriental à la fascination duquel l'Occidental n'a pas toujours résisté? (Bonnerot, 1988, p. 245).

Ce mythe persan revêt donc d'«aspects différents, depuis l'insistance à évoquer des scènes horribles ou pathétiques de la vie persane jusqu'à l'œuvre confessant un attrait irrésistible pour cet Ailleurs merveilleux, fascinant et libérateur» (*Ibid.*, p. 248). C'est sans doute cette nature, en quelque sorte, ambiguë des Persans qui envoûte les Français, ces images de violence et de volupté où la fascination éclipse l'obsession.

Selon certaines données alarmantes des relations de voyages sur la Perse, au cours du 18^e siècle, concernant l'invasion afghane de 1722 ou le caractère cruel des dernières années du règne de Nadir Chah, tous les curieux de la Perse doivent constater même qu'elle «est la malade de l'Asie centrale, qu'elle plonge dans l'infortune et peut-être l'abîme» (*Ibid.*, p. 222). Et les considérations philosophiques sur les pratiques terroristes des Persans ne peuvent rassurer qu'un petit nombre d'esprit capable d'interroger le mystère de cet empire.

Mais, même lorsque, «l'écrivain traduit le sentiment d'horreur que suscite en lui la cruauté persane et sa puissance de destruction, comment est-il lu? Transmet-il au lecteur son dégoût et sa haine? Ou bien l'œuvre devient-elle instrument de fascination, invitation à descendre d'un pas, sans horreur, à travers des ténèbres qui puent». Ainsi, la description de l'objet qu'on souhaite tenir à distance ou condamner, rend présente ou même fascinante, «la réalité abhorrée»; d'où l'attrait réel pour «le monstre» persan. La Perse, mélange d'attirance et de répulsion est un monde étrange qui entraîne les esprits dans une très grande fascination. «De l'indomptable Shéhérazade à l'énigmatique Zoroastre, le siècle n'a pas cessé de prêter l'oreille à l'antique parole, celle qui annonçait la naissance du monde et le triomphe sur la Nuit» (*Ibid.*, pp. 247 et 275).

De Perse viennent donc prendre la forme d'un mythe, des éléments d'une variété et d'une richesse incontestable qui, tout en gardant leur couleur et leur caractère propre et mystérieux, contribuent à alimenter l'activité de la pensée française du 18^e siècle.

4. Conclusion

L'image envoûtante de la Perse historique et légendaire, développée tout au long du 16^e et du 17^e siècles, se fixe sous la forme d'un mythe séduisant au cours du 18^e siècle et inspirera plusieurs écrivains français des siècles suivants.

La Perse mythique et «merveilleuse» a toujours donc flatté la sensibilité française qui ne s'oppose nullement à la raison philosophique. D'ailleurs, le Persan est aussi à sa façon une nature «philosophique». Ainsi, l'esprit philosophique du 18^e siècle est-il préoccupé par le mythe persan pour protéger sa «nature» des précipitations, voire des préventions qui pourraient le rejeter dans la «barbarie». En ce 18^e siècle où les différentes sectes chrétiennes comptent leurs troupes, se surveillent et s'affrontent sous le regard des philosophes, le Persan reste l'enjeu moins des religions établies que d'un nouvel humanisme qui tend à s'affirmer de plus en plus nettement, à la fois contre la tyrannie du surnaturel et contre l'artifice oppresseur de certaines traditions culturelles.

Or, le mythe persan soumet la littérature et la philosophie française du 18^e siècle à l'épreuve du Différent. Les hommes des Lumières ont su déchiffrer l'incroyable richesse de vie persane. Ce sont les mêmes que nous retrouvons

Archive of SID
parmi ceux qui reconnaissent le caractère mystérieux du mythe persan, et non seulement tentent de l'expliquer, mais de le justifier dans son rôle existentiel et à proprement parler inévitable.

Bibliographie

- 1- Bonnerot, O.H., *La Perse dans la littérature et la pensée française au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, 1988.
- 2- Brunel, P., *Mythocritique, Théorie et parcours*, Paris, PUF, 1992.
- 3- Chardin, J., *Voyage en Perse et aux Indes Orientales*, 10 vol., Paris, éd. L. Langles, 1811.
- 4- Chaybany, J., *Les voyages en Perse et la pensée française au XVIII^e siècle*, Téhéran, Imprimerie du Ministère de l'Information, 1971.
- 5- Chénier, A.-M., *Œuvres Complètes*, 3 vol., Delagrave, éd. P. Dimoff, 1956.
- 6- Chevrel, Y., *La littérature comparée*, Paris, PUF, 1999.
- 7- Diderot, D., *Œuvres Complètes*, XV vol., Paris, Club français du livre, 1970.
- 8- Gobineau, A. de, *Trois ans en Asie*, 2 vol., Paris, Grasset, 1922.
- 9- Hadidi, J., *De Sa'di à Aragon, L'accueil fait en France à la littérature persane (1600-1982)*, Téhéran, Editions internationales Alhoda, 1999.
- 10- Hugo, V., *Les Orientales*, Paris, 1829.
- 11- Robert, P., *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, 7 vol., Paris, Société du Nouveau Littre, 1981.
- 12- Rousseau, J.J., *Œuvres complètes*, 4 vol., Gallimard, Pléiade, 1959.
- 13- Voltaire, *Œuvres Complètes*, 52 vol., Paris, Garnier, 1877-1885.